

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 8 MARS 1890

SOMMAIRE

TEXTE : Entre-Nous, par Léon Ledieu. — Revue générale, par G.-A. Dumont. — Histoire naturelle : Le poisson-lune. — Galerie Canadienne : Le Rév. M. Félix Rochette ; L'honorable M. J.-G. Blanchet. — Cueillettes et Glanures : La question française, par Jules Saint-Elme. — Poésie : Anniversaire, par Lorenzo. — Correspondance, par Suzette. — Quand même ! — M. Ledieu, député. — M. Louis Rubenstein, le champion des patineurs de l'univers. — Primes du mois de février : Liste des numéros gagnants. — Connaissances utiles — Rébus illustré. — Variétés. — Feuilletons : Famille-Sans-Nom, par Jules Verne. — Le Régiment.

GRAVURES : Beaux-Arts : Quand même ! — Galerie Nationale : Portrait de M. l'abbé Félix Rochette, décédé ; Portrait de l'hon. J.-G. Blanchet, décédé. — Les bêtises du Parlement, à Ottawa : Vue de la partie Est. — Portrait de M. Ledieu, député français. — La place du marché Boussecours à Montréal, en 1837. — Le Poisson-Lune. — Rébus.

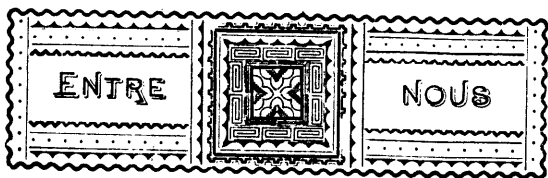
Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1 ^{re} Prime	50
2 ^{me} "	25
3 ^{me} "	15
4 ^{me} "	10
5 ^{me} "	5
6 ^{me} "	4
7 ^{me} "	3
8 ^{me} "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

"FAMILLE-SANS-NOM"

Nous avons commencé depuis quelques semaines la publication du dernier roman de Jules Verne : *Famille-Sans-Nom*. Nous sommes heureux de dire que de toutes parts nous recevons des félicitations. Comme certaines petites erreurs, bien pardonnable, ont pu se glisser dans l'œuvre du grand romancier français, nous publierons plus tard un article dans lequel seront relevées les principales erreurs.



* * "Le sergent C. . . qui a été 25 ans dans la police de Montréal, est mort ce matin. Il laisse des propriétés valant \$100,000 et qu'il doit à ses économies et à sa prudence en matière d'immeubles."

Voilà ce que j'ai lu, de mes yeux lu, dans un journal, il y a de cela huit jours !

Style à part, — car il est très joli, ce style ; — cette nouvelle m'abraccadabre . . . (ne cherchez pas dans le dictionnaire).

Un sergent, appartenant même à la première police du monde — celle de Montréal, à ce qu'il paraît, bien que je n'en crois pas un traître mot — gagne \$600 par an, s'il est de première classe, il a droit aux bottes, à la casquette, au bonnet de fourrure, aux uniformes d'été et d'hiver, aux gants et au bâton. Il est évidemment marié, car on ne peut honnêtement supposer qu'un sergent de police soit célibataire ; admettons qu'il a une famille, puisqu'il serait ridicule qu'une maison de sergent de police soit sans enfants ; il doit plus évidemment encore nourrir et habiller sa femme, ses garçons et ses filles ; il paye son loyer, ses taxes, l'eau ; j'ad-

metts si vous voulez qu'il ne boit même que de l'eau, que ses vieux vêtements servent à ses filles pour leur faire des manteaux, quand elles sont sages, et son bâton à ses fils, quand ils sont trop turbulents, mais enfin, on n'ira jamais me faire croire, que ce sergent, si bon sergent de police qu'il ait pu être, a économisé \$100,000 en vingt-cinq ans !!! alors qu'il en a gagné que \$15,000.

Il est vrai que le journal ajoute que ce résultat est dû également : "à sa prudence en matière d'immeubles", mais j'avoue humblement que je ne sais pas très bien ce bout de phrase, chef-d'œuvre de la langue française.

Etre prudent en matière d'immeubles, qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ?

Enfin ! il paraît qu'il faut être sergent de police pour comprendre et faire fortune . . .

* * Non, mes amis, ne croyez pas qu'il suffise d'être sergent de police, économe et "prudent en matière d'immeubles" pour gagner \$100,000 en vingt-cinq ans, car ce serait une erreur qui pourrait vous engager à donner tête baissée dans la police, dans le nébuleux espoir de devenir sergent et dixième partie de millionnaire. En France cela représente même un demi million de francs et plus.

Le journal qui nous a raconté cela a été trompé, a voulu nous tromper, ou ne sait pas ce qu'il dit.

Il en est de ce fait comme de nombre de racontars que certaines personnes nous débitent, sans trop savoir pourquoi, ou en se basant sur des données tout-à-fait fausses.

Et ceci me rappelle une anecdote qui vient juste à point pour illustrer cette vérité :

Avant la guerre de 1870, les Allemands étaient sincèrement convaincus que tous les Français étaient foncièrement corrompus, que l'esprit de famille n'existait pas en France et que du haut en bas, l'immoralité la plus profonde régnait dans le pays.

C'était un peu vrai, pour le haut, mais non pas pour la bourgeoisie, ni le peuple.

Pendant le siège de Paris, trois ou quatre ballons lancés de la capitale tombèrent dans les lignes prussiennes. Les lettres saisies étaient aussitôt envoyées à Versailles, et des officiers d'état-major du grand quartier général étaient chargés de dépouiller la correspondance parisienne. Or, un journaliste Allemand, M. Wachenhusen, a raconté de la façon curieuse quelles avaient été les impressions de ces officiers prussiens lisant les lettres de Paris.

"Ces messieurs écrivait-il, sont véritablement confondus. La plupart de ces lettres sont honnêtes, élevées, nobles et touchantes. Des maris écrivent à leurs femmes, et ils ont l'air de les aimer véritablement ; des mères écrivent à leurs enfants : elles ont le cœur déchiré, et cependant supportent fermement cette épreuve. Il y a des lettres adressées par des fils à leurs pères, et ces lettres sont tendres, respectueuses : de l'honneur et de la vertu chez des Français, chez des Parisiens !!! C'est à n'y pas croire, et cependant cela est . . . Pourquoi donc les journaux et les romans français mettent-ils tant d'acharnement à essayer de prouver le contraire ? Etc., etc."

* * Ah ! ce pourquoi ! il est justement la réponse aux accusations, aussi sottes que mensongères, lancées tous les jours contre Paris, la France et les Français.

Les journaux et les romans sont en effet les plus grands coupables.

Voyez tout le tapage que l'on a fait, depuis plusieurs mois, à propos d'un crime commis à Paris !

Un bandit assassine un huissier — Eyraud est le nom du meurtrier, Bouffé celui de la victime — tous les journaux français s'emparent aussitôt de l'affaire, racontent les plus petits détails, on ne parle plus que d'Eyraud qui a pris la fuite. Les journaux anglais, allemands, autrichiens, américains, canadiens, etc., reproduisent tout cela avec complaisance . . .

Pensez donc ! il y a du sang, une femme, dans cette affaire, quel succès, quel tirage pour un journal qui connaît bien la nature humaine et le goût de ses abonnés pour tout ce qui pue le sang . . .

On promet \$8,000 pour l'arrestation de Eyraud,

et voilà que chacun rêve d'empoigner l'assassin. C'est d'un émouvant, d'une saveur, d'une acidité à piquer la langue et le cerveau !

Et plus d'un brave homme dit, le soir, en famille, après avoir lu le journal :

— Oh ! ces Français, quelle nation dégénérée, ils ne croient plus à rien. Voilà qu'un nommé Eyraud vient encore d'assassiner un huissier !

Au moment où j'entendais parler ainsi, les journaux de notre province annonçaient qu'un homme habitant un petit village du comté de Portneuf, Saint-Alban, venait d'assassiner sa femme, ses deux enfants et sa belle-mère.

Quatre jours ne s'étaient pas passés, que je constatais dans nos journaux, les mêmes effets morbides que ceux que l'on déplore généralement dans la presse parisienne.

Non contents de nous donner les détails du crime, certains reporters semblent se complaire à faire entrer les lecteurs dans la salle de dissection et à leur décrire les moindres particularités de l'autopsie. Et comme il y a quatre victimes, c'est vous dire jusqu'à quel point on joue du cadavre.

* * Le récit bien que généralement assez mal fait, n'en est pas moins atroce ; l'odeur infecte des viscères étalés sur la table empesté chaque ligne ; le sang coule, les membres sont pantelants, . . . mais les abonnés, penchés le soir sur leur journal, doivent cette prose de boucherie avec un inconcevable sentiment de bien-être, mêlé de frissons qui mettent la tête en feu.

Les enfants écoutent, ou lisent à leur tour, et quand l'heure est avancée, ils regagnent leur lit et s'endorment d'un sommeil lourd, convulsif, agité de cauchemars où le couteau et le sang paraissent à chaque instant.

Quels effets voulez-vous que produisent ces lectures malsaines ?

Jusqu'alors, l'enfant ne se faisait peut-être d'idée de la mort, que celle qu'avait laissée, profondément gravée dans son cerveau, le départ sans retour possible, d'un grand parent, d'une sœur aimée, d'un ami, qu'il avait vu un jour, couché, immobile et raide dans son lit, entouré de fleurs, de flambeaux, et d'emblèmes religieux, c'est-à-dire la mort avec tout son cortège de respect et de grandeur et voulue par Dieu seul ; mais voici que, tout à coup, il apprend qu'un homme a tué ceux qu'il avait pour mission de secourir et d'aimer, et il voit en même temps que le nom de ce malheureux est devenu subitement célèbre, qu'il se trouve dans toutes les bouches, parce qu'il a pris un couteau et qu'il l'a enfoncé dans la poitrine de quatre personnes.

Et puis ce sang, toujours ce sang, ces détails de ventres ouverts, de cœurs arrachés, de membres coupés, tout cela lui brouille et lui déséquilibre le cerveau.

Il y a bien de quoi.

* * Que faire, pour éviter ces secousses morales ?

Mon Dieu ! vous le savez aussi bien que moi ; ne pas lire ces trop longs comptes-rendus, ne pas les laisser lire surtout à ceux qui vous entourent. Parlez leur du crime, car ils l'apprendront ailleurs, mais il vaut mieux qu'ils tiennent la nouvelle de vous, qui saurez raconter la chose brièvement, leur faisant comprendre la qualité de l'offense, puis, passez vite à un autre sujet qui fera contraste, qui élèvera les idées de vos enfants au lieu de leur galvaniser les nerfs.

Ce qu'il faut éviter, à tout prix, c'est de les laisser sous cette première impression, qui reste, quand elle est forte, celle — comment dirai-je — de la viande humaine trouée, coupée, hachée par un misérable.

Pauvres enfants ! il en sauront assez plus tard — non que je sois partisan de l'ignorance, dangereuse souvent, de certaines choses, qu'ils doivent ou qu'ils devraient connaître, pour ne pas trop les exposer dans la vie, mais c'est au père et à la mère à agir et à parler très délicatement de ces matières si délicates, — ces pauvres enfants, ils apprendront — peut-être en seront-ils les victimes, — comment on tue et comment on est tué, mais qu'ils sachent, d'avance, qu'on ne doit le faire que pour un noble but, pour la Patrie ou une autre cause sacrée.

Ah ! gardons-nous bien de leur pervertir l'esprit, de leur gâter le cœur ; parlons leur toujours de